



Comment j'ai tué mon père

de Anne Fontaine

Fiche technique

France - 2001 - 1h40 -
Couleur

Réalisatrice :
Anne Fontaine

Scénario :
Jacques Fieschi
Anne Fontaine

Image :
Jean-Marc Fabre

Musique :
Jocelyn Pook



Interprètes :
Michel Bouquet
(Maurice)
Charles Berling
(Jean-Luc)
Natacha Régnier
(Isa)
Stéphane Guillon
(Patrick)
Amira Casar
(Myriem)

Résumé

Jean-Luc, médecin à qui tout réussit, pense avoir oublié son père. Un père parti il y a si longtemps, qui a donné si peu de nouvelles... Comme si le souvenir - ou le ressentiment - était du temps perdu. Mais voici que surgit Maurice, de retour d'un long exil. Il n'exprime aucun remords. Sans état d'âme apparent, il regarde autour de lui avec un drôle de sourire. Il considère la vie, l'univers de Jean-Luc avec distance qui en devient cruelle. C'est lui qui a l'air de juger. De quel droit ? Face à ce père qui le séduit, le rebute, le rejette, Jean-Luc ne pourra plus éviter d'affronter sa propre histoire.

Critique

Curieuse des gens curieux, c'est le signe particulier d'Anne Fontaine, sa signature de cinéaste, qu'on a vite appris à reconnaître à travers des intrigues... intrigantes. Le coup de foudre d'un couple de teinturiers pour un jeune homme transformiste (**Nettoyage à sec**) ou les tribulations d'un acteur insolite dans le quartier chinois de Paris (**Augustin roi du kung-fu**). Mais, cette fois, c'est dans la bourgeoisie versaillaise la plus tranquille qu'Anne Fontaine s'aventure, comme au royaume de la normalité. Aucun signe extérieur de bizarrerie parmi ces gens qui n'aiment pas le tapage et gardent quelque chose de feutré jusque dans leur manière d'être très riches, comme Jean-Luc (Charles Berling),

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

médecin gériatologue. Un patient lui confie son mal-être, sa peur de vieillir, il répond taux d'oxydation de l'organisme et analyses onéreuses. Pas d'angoisse pour lui : sa réussite l'a complètement anesthésié. Comme sa femme Isa (Natacha Régnier, assez hitchcockienne), figée dans un sourire poli, est une beauté un peu absente. Ils n'ont pas d'enfants, pas de soucis. Ils ont embauché le frère de Jean-Luc, Patrick (Stéphane Guillon), comme homme à tout faire, et ça ne les gêne pas. Leur vie ronronne et leur bonheur dort à poings fermés.

La bizarrerie ne s'est pas envolée, mais elle a changé, plus subtile et retorse à travers ces personnages qui brillent de l'extérieur, sur la scène sociale, et semblent éteints à l'intérieur. Anne Fontaine va les réveiller, mais en douceur, car ce sommeil-là est profond, et en sortir peut être un choc... Quand Isa, la belle endormie, ouvrira les yeux sur sa vie, sur son mari, qui sait ce qu'elle découvrira ? Le titre du film semble annoncer un sacré coup de Trafalgar pour ces bourgeois somnambules. Sa violence est cependant très vite déjouée dans une scène où Jean-Luc reçoit une lettre qui lui annonce la mort naturelle de son père. Moment de flottement entre abattement, mélancolie et... soulagement ? C'est indéfinissable, comme le sens de ce mouvement de caméra qui ouvre alors sur ce que Jean-Luc revoit, ou sur ce qu'il imagine... Cette incertitude, Anne Fontaine la cultive, la raffine, et elle en tire une inquiétude à la fois diffuse et tenace, clé de la réussite de son film.

Flash-back ou flash, le père est là, revenu d'Afrique, où il était médecin, comme surgi de nulle part. Ce vieil homme nommé Maurice (Michel Bouquet) a l'air d'un spectre souriant au milieu des invités d'une soirée mondaine, dans la villa de son fils. Leurs retrouvailles «après vingt ans et trois cartes postales», selon l'expression cinglante de Jean-Luc, ravivent une histoire douloureuse et mystérieuse. Mais avant même de com-

prendre quels comptes ils ont à régler, on sait tout de leur relation à travers la description qu'en fait le père à Isa : «On ne sait pas comment se parler, on avance, on recule.»

Un pas en avant, un pas en arrière, c'est un étrange ballet qui commence entre les deux hommes, fait d'évitements et d'affrontements, de fuites et d'embuscades. Comme sur un échiquier, la position des personnages crée à elle seule tout le suspense, et à ce jeu-là la mise en scène est diablement inspirée. Jusqu'au bout, Anne Fontaine invente des façons nouvelles de filmer ce père et ce fils l'un par rapport à l'autre, et la tension monte. D'autant qu'on ne connaît ni les règles de la partie (tous les coups sont permis) ni la valeur des pièces : le père est-il un roi imbattable ou déchu ?

L'incertitude étend son empire aux personnages. Dans son vieux costume en Tergal, le père a l'air d'un pauvre hère quand Jean-Luc le regarde. Ou quand son frère Patrick le désigne à sa petite amie dans une soirée : «T'as vu le type, le vieux tout seul à côté des chiottes, c'est mon père.» Mais la jeune fille répond : «Je trouve qu'il a plutôt de la classe», et quand Isa le regarde, ça ne fait plus aucun doute : cet homme a énormément de charme. Qui a raison ? Tout le monde. C'est ça le plus fort.

Contrairement à Chabrol, qui se plairait, dans un univers comme celui-ci, à «croquer le bourgeois», Anne Fontaine soutient tous ses personnages. Elle est avec le père, qui pense, à juste titre, que la réussite n'humanise pas son fils. Elle est avec le fils, qui sait de quoi il parle quand il juge son père froid, détaché des préoccupations humaines. Leurs accusations sont réversibles, comme s'ils se reprochaient mutuellement de se ressembler. Ils se provoquent en duel pour affirmer leur dualité. Les acteurs participent très subtilement à ce jeu trouble. Charles Berling a l'austérité hiératique qu'on reconnaît habituellement chez Michel Bouquet. Et Michel Bouquet a un

regard séducteur, un peu effronté, qu'il semble avoir emprunté à Charles Berling.

Vive l'ambivalence, vive l'ambiguïté !

Comment j'ai tué mon père nous en régale. En donnant à chaque personnage ses raisons, Anne Fontaine fait apparaître ce qu'il y a d'insoluble dans cette querelle père-fils au fond très commune. On ne sait pas si Jean-Luc a tué ou non son père, mais quoi qu'il en soit, on peut être sûr qu'il n'aura jamais fini de le tuer. C'est une histoire sans fin, les psys en conviendraient sûrement. Le film ne s'enferme cependant pas dans une rassurante lecture psychanalytique. Devant Jean-Luc, une Dauphine qui passe dans la nuit fait resurgir un passé insaisissable, dans toute son étrangeté.

(...)

Frédéric Strauss

Télérama - 19 Septembre 2001

(...) Le scénariste a déclaré que par rapport à l'ensemble de son travail (avec Pialat, Sautet, Garcia, Collard, Assayas ...), ce film se situe «certainement parmi les plus personnels, alors même qu'il est le fruit d'une création commune». C'est avec un plaisir indicible qu'on suit les personnages, les dialogues riches de sens, en progression psychologique légère et continue, encore plus grâce aux acteurs dirigés intuitivement, sans jamais forcer. Michel Bouquet, superlatif, incarne le vieux père qui rentre à l'improviste d'un exil colonial, au beau milieu d'une fête dans le parc de son fils, et qui se révélera le moins "bourgeois" dans ce nid de vipères provincial, à la Simenon. Son fils, interprété par un Charles Berling perfidement aseptique, s'est mis dans la peau du gérontologue superpayé qui vend des illusions plutôt que des cures de jeunesse, et qui exploite son frère et sa maîtresse. Sa femme, refoulée, insatisfaite, est Natacha Régnier, qui évoque Moreau dans ses moments magiques ; elle est peu à peu conquise par le charme désuet et libérateur de son beau-père. Impitoyable et doux en même temps, l'apologue dirigé par Anne Fontaine ne se fige pas sur une seule clé («Les vieux, ça oui, c'était autre chose que les jeunes sans idéal d'aujourd'hui») ; au contraire, les fautes des vieux sont ineffaçables. C'est la disparition du géniteur aimé/haï qui fait démarrer le flash-back nostalgique qui structure l'intrigue, et pourtant la ronde reste ouverte à d'autres tournants hypothétiques, comme si c'était le premier chapitre d'une complexe saga familiale à venir.

Lorenzo Codelli
Positif n°487

Comment j'ai tué mon père s'arme de façon solide contre toute forme de critique. Bien écrit et filmé, porté par des acteurs irréprochables, qui disent avec intensité des répliques finement ciselées qui fument à chaque plan et résument à elles seules la violence des sentiments ou le vide d'une vie, le film d'Anne Fontaine sait ce qu'il faut faire et ne pas faire. Le scénario déjoue tous les pièges de la psychologie de bon marché dans cette histoire d'un gérontologue ébranlé par le retour de son père après de longues années d'absence.

Tandis que la mise en scène filme un peu contre ce scénario sur-écrit grâce à une atmosphère fantastique, comme si le fantômatique était la seule manière de paraître plus singulier qu'on pouvait le penser. (...) Le dernier plan, bergmanien, où le fils frôle de sa main le visage de son père, laisse des traces dans la mémoire. On y repensera encore quand on aura oublié tout le reste.

Jérôme Larcher
Cahiers du Cinéma n°560

Le nouveau film d'Anne Fontaine s'ouvre sur un leurre prometteur : un homme d'âge déjà mûr dévide ses angoisses, relatives à une paternité récente qu'il ne peut qu'associer à une menace. Le divan que notre regard anticipe ne viendra pas s'inscrire dans le champ. Derrière son bureau, l'homme qui écoute – Jean-Luc / Charles Berling, médecin versaillais qui verra son équilibre perturbé par un revenant, son géniteur prodigue – s'avère ne pas être psychanalyste, seulement gérontologue. A la liminaire lecture freudienne (tuer le père) de l'énoncé viendrait s'en substituer une seconde, porteuse d'un homicide non déplacé. Malheureusement, cette ambivalence de départ est à mèche courte et, peu enclin à initier d'autres fausses pistes,

le film s'en tient à respecter le caractère hautement programmatique de son titre. Dès lors, faute d'en pervertir l'ordonnance, il pâtit de l'a priori irréprochable qualité de ses composantes. On serait bien en peine de pointer des failles dans l'interprétation (...) comme dans l'écriture un peu trop consciente de l'élégance de ses rouages. (...)

Bertrand Loutte
Les inrockuptibles - 19 septembre 2001

Entretien avec la réalisatrice

Comment est née l'idée de ce retour du père prodigue ?

J'avais à nouveau envie d'explorer le thème de l'intrus, celui qu'on n'attend pas et qui surgit dans un monde constitué, dont il va transgresser les codes. C'était déjà le cas dans **Nettoyage à sec** où un jeune travesti venait infléchir le destin d'un couple de petits commerçants. Ici, le retour impromptu d'un père, exempt du sentiment de paternité, va mettre sous pression son entourage et en particulier son fils aîné dont la vie offre tous les signes extérieurs de la réussite. Je trouvais intéressant de voir comment un père, qui n'éprouve apparemment aucune culpabilité, est amené à se confronter à ses deux fils, qui croient eux aussi avoir refermé le dossier œdipien. C'est cette lutte incessante entre le conscient et l'inconscient, ravivé par ce rapport si tardif, qui va entraîner insensiblement chaque personnage dans une mise à nu, dont personne ne sortira indemne.

Pourquoi deux êtres aussi proches qu'un père et son fils ont-ils toujours des comptes à régler ? Pourquoi faut-il "tuer le père" ?

Parce que c'est le rapport le plus ambigu et le plus complexe. Tous les rapports

amoureux, passionnels, génèrent des troubles, des paroxysmes. Mais celui-là est logé au plus profond de vous, il peut vous rattraper comme ça, brutalement... C'est comme si, par moments, on était ventriloque par son père ou sa mère. Vous ne savez pas pourquoi, tout d'un coup, vous ressentez sur votre visage l'expression de votre père ou de votre mère qui vient se superposer à la vôtre, comme s'il y avait quelqu'un d'autre à l'intérieur de soi. Il y a aussi ces sentiments assez primaires et naïfs que l'on aimerait susciter chez ses géniteurs. On sent bien que Jean-Luc, le personnage du fils, interprété par Charles Berling, aurait voulu que son père soit fier de sa réussite sociale. Mais Maurice manifeste une ironie critique à l'égard de ce dernier dont l'univers matérialiste est aux antipodes de ses valeurs. Se sentir tout d'un coup sous l'œil implacable de ce père-là (surtout quand c'est l'œil de Michel Bouquet) provoque chez le héros un état grandissant de tension. Plus l'histoire avance, plus Jean-Luc se sent menacé, comme s'il se retrouvait face à son plus proche ennemi... Je tenais à susciter un suspense à travers ces rapports de paternité et de filiation, des rapports qui dépassent la psychologie, parce qu'ils relèvent de la fatalité.

C'est un père absent...

Ils sont absents l'un à l'autre, l'un pour l'autre. Cet homme, le père, est parti pour des raisons qu'on ne connaît pas lorsque son fils était encore adolescent. Il n'a donné quasiment aucune nouvelle. On sait qu'il a vécu plusieurs années en Afrique. Le fils a dû se construire, sans "tuer le père", ni le détester. Effectivement, l'absence crée un trouble énorme, d'autant que le père ne manifeste aucun des sentiments attendus que génère ce type de retrouvailles. Les interrogations sont alors plus fortes : qu'est-ce que c'est la filiation ? Qu'est-ce que c'est être fils de quelqu'un ? Qu'est-ce que c'est être père ? Peut-on

communiquer avec les personnes qui nous ont mis au monde

*On est tous concernés par ces rapports conflictuels... D'où votre titre **Comment j'ai tué mon père...***

Le titre joue avec le caractère freudien du sujet. Mais on aurait pu rajouter : "Et comment j'ai réussi à le ressusciter peu après". Les deux notions sont inséparables. Bien qu'ils soient étrangers l'un à l'autre, père et fils vont aller au fond du rapport viscéral qui les lie par-delà la mort. On imagine souvent, surtout quand on les a perdus, que l'un de ses parents viendrait, comme un fantôme, s'infiltrer dans sa vie et en révélerait toutes les aberrations. C'est ce qui arrive ici à Jean-Luc. Le dénouement du film constitue l'acte de naissance d'un être qui jusque-là vivait à côté de lui-même. (...)

Dossier Distributeur

La réalisatrice

Danseuse et comédienne, elle collabore à la mise en scène de *Le voyage au bout de la nuit* d'après le roman de Louis-Ferdinand Céline, avec Fabrice Luchini. Puis elle passe à la réalisation, reçoit le Prix Jean Vigo pour **Les histoires d'amour finissent mal en général** et est sélectionnée dans divers festivals pour ses films qui vont suivre.

Filmographie

Les histoires d'amour finissent mal en général	1993
Augustin	1995
Nettoyage à sec	1997
Augustin roi du kung-fu	1999
Comment j'ai tué mon père	2001

Documents disponibles au France

Cinéaste n°4
Synopsis n°15
La Gazette Utopia n°217